

Trésor littéraire cistercien

GUERRIC D'IGNY, DEUX LIEUX DU DÉSIR :

LA *LECTIO DIVINA* ET LA PSALMODIE¹.

Nous n'essayerons pas ici d'embrasser la totalité du sermon, nous nous en tiendrons à sa première partie. Quitte à revenir une autre fois sur la suite et tenter de saisir, de comprendre la dynamique d'ensemble de ce sermon. Car il jouit d'un statut très particulier, ne serait-ce que par sa place : il vient en dernier, au terme de la série des cinquante-quatre sermons – et par son « anonymat » : il ne se réclame d'aucune fête, ni d'aucune circonstance liturgique précise. Comment interpréter cette anomalie² ?

Une citation du *Cantique* donne la clef du sermon : Gueric la commente progressivement. Seul le début nous intéresse pour les paragraphes que nous lisons : « Ô toi qui habites dans les jardins. » Après avoir fait une distinction entre les jardins et les sépulcres, autrement dit : entre les lieux de vie et les lieux de mort (§ 1), Gueric peut laisser libre cours à l'évocation de ces jardins où ses frères et lui ont le bonheur de vivre. Car le jardin, si on laisse jouer les harmoniques bibliques, est à la fois le jardin des origines, le jardin du *Cantique*, le jardin de la résurrection, un lieu de grâce et de beauté, de floraison et de fructification. Gueric présente ainsi la vie monastique comme une vie de bonheur agréable en un jardin de délices. Tout son texte s'applique à le montrer.

*

* *

¹ Le sermon porte comme titre : « Sermon pour exciter à la dévotion dans la psalmodie ». Ou plus simplement : « Sermon sur la psalmodie ». On en trouvera le texte latin et sa traduction française dans : GUERRIC D'IGNY, *Sermons*, tome II, (Sources Chrétiennes 202), p. 516-531. J'ai tenté une nouvelle traduction.

² Dans le numéro précédent, Jacques Delesalle avait attiré l'attention sur ce sermon et sa place particulière dans l'œuvre de Gueric : cf. Jacques DELESALLE, « L'attente du sauveur ... est joie ! Le premier et le dernier des Sermons de Gueric d'Igny », *Collectanea Cisterciensia* 69 (2007), p. 28-40.

1.1 Dans l'assemblée des compagnons et des amis de l'Époux, c'est-à-dire dans l'Église des saints, de qui donc convient-il que l'on entende la voix ? L'Époux en personne nous le signifie, lorsqu'il s'adresse à l'Épouse par ces mots : *Ô toi qui habites dans les jardins, mes amis écoutent, fais-moi entendre ta voix* (Ct 8, 13). [...]

Les jardins des Écritures

2.1 C'est donc vous, si je ne me trompe³, qui *habitez dans les jardins* : vous *méditez* en effet *jour et nuit dans la Loi* du Seigneur (Ps 1, 2) ; et tous les livres (de cette Loi) que vous lisez sont autant de jardins que vous parcourez ; toutes les paroles que vous retenez, autant de fruits que vous cueillez. Heureux ceux-là pour qui tous les fruits, les anciens comme les nouveaux, ont été gardés ! Je veux dire ceux-là pour qui les paroles des prophètes aussi bien que celles des évangélistes et des apôtres ont été conservées. Et vous êtes de leur nombre ! Oui, c'est également à chacun de vous qu'ont été adressés ces mots de l'Épouse à l'Époux : *J'ai gardé pour toi, mon bien-aimé, tous les fruits, les nouveaux aussi bien que les anciens* (Ct 7, 13).

2.2 *Scrutez* donc les *Écritures*. Car vous ne vous trompez pas, vous, *en pensant trouver en elles la vie*, puisque vous ne cherchez en elles rien d'autre que le Christ, à qui les *Écritures rendent témoignage* (Jn 5, 39). *Heureux*, assurément, *ceux qui scrutent ses témoignages et le cherchent de tout leur cœur* (Ps 118, 2). *Tes témoignages⁴ sont admirables*, Seigneur, *c'est pourquoi mon âme les a scrutés* (Ps 118, 129). Mais il est nécessaire de les scruter non seulement en vue d'en dégager les sens mystiques, mais aussi afin d'en sucer les applications morales⁵.

2.3 C'est pourquoi, vous qui parcourez *les jardins* des *Écritures*, gardez-vous de les survoler d'une lecture négligente et paresseuse ;

³ En latin : « *Vos... ni fallor* » : mots-clefs de Gueric, par lesquels il en appelle avec discrétion à l'expérience de ses auditeurs. Remarquons qu'on les trouve au début des deux paragraphes que nous lisons. Cf. mon article « Gueric de feu », *Collectanea Cisterciensia* 69 (2007), p. 22-23.

⁴ « Tes » témoignages, ce sont les témoignages « de toi » : le latin « tui » doit se comprendre comme un génitif objectif : les témoignages que te rend l'Écriture. Les versets du psaume 118 s'accordent ici avec Jn 5, 39 : « les Écritures rendent témoignage à mon sujet », elles témoignent de moi. Avec le verset Jn 5, 19, le psaume 1 et les trois citations du psaume 118 (appelé parfois psaume de la *lectio divina* !), Gueric nous offre ici sous forme condensée le fondement de la lecture chrétienne de la Bible.

⁵ Sens mystique et applications morales : ces expressions de Gueric recouvrent ce qu'on appelle aussi le sens allégorique et le sens tropologique. Les paroles de la Bible sont à la fois paroles qui nous révèlent l'objet de notre foi (Que croire ?) et paroles qui modèlent notre agir (Que faire ?).

mais scrutez chaque détail et, comme des abeilles diligentes qui recueillent le miel du dedans des fleurs, vous de même du dedans des mots recueillez l'Esprit⁶. Car, nous dit Jésus, *mon Esprit est plus doux que le miel, et mon héritage meilleur que le miel, le miel même du rayon* (Si 24, 27). Goûtant ainsi la saveur de la manne cachée, vous laisserez jaillir de vos lèvres cette exclamation de David : *Que tes paroles sont douces à mon palais, plus douces à ma bouche que le miel, le miel même du rayon* (Ps 118, 103).

D'autres jardins, où Dieu demeure

3.1 De ces jardins, l'Époux, si je ne me trompe, vous fait passer en d'autres jardins, où le repos est plus intime, le plaisir plus bienfaisant, la vue plus merveilleuse. Cela lorsque vous vous appliquez à chanter ses louanges *par des chants d'allégresse et de gratitude*, et qu'il vous ravit et emporte *dans le lieu de la tente admirable, jusqu'à la maison de Dieu* (Ps 41, 5), c'est-à-dire jusqu'à la *lumière inaccessible* (1 Tm 6, 16) où il habite, où il se repaît, où il repose à midi⁷ (Ct 1, 6).

3.2 Si, en effet, la ferveur de ceux qui psalmodient et qui prient comporte quelque chose de l'aimante curiosité de ceux qui demandaient : *Maître, où demeures-tu ?*, je pense qu'ils pourront s'entendre répondre : *Venez et voyez. Ils vinrent, dit l'Évangile, et ils virent, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là* (Jn 1, 38-39).

3.3 Aussi longtemps que nous sommes auprès du Père des lumières, en *qui n'existent ni changements, ni alternances d'obscurité* (Jc 1, 17), nous ignorons la nuit et nous jouissons uniquement du jour bienheureux. Quand nous retombons de là, nous redescendons dans notre nuit. [...]

*

* *

Le paragraphe 2 décrit la *lectio divina* comme un lieu de recherche de Dieu. Lire, c'est se mettre en quête : on lit, parce qu'on est curieux de Dieu. En étudiant les textes qui parlent de « lui », c'est « lui » que l'on cherche. Le père de Lubac, dans sa volumineuse *Exégèse médiévale*, a exprimé cela en formules vigoureuses :

⁶ « Du dedans des mots, recueillez l'Esprit » : cette formule, repérée par le père de Lubac dans son *Exégèse médiévale*, donne la mesure de l'amour des mots qui travaillait Guerric.

⁷ Notons le nombre d'adverbes ou conjonctions qui marquent le lieu : *ubi* (5 fois), *apud*, *inde*.

Le sens de l'Écriture, ce n'est pas une vérité impersonnelle, c'est *Lui*. En poursuivant son effort d'exégèse, l'âme, en réalité, le vise. [...] La découverte du sens spirituel de l'Écriture, qui est procurée par Jésus, est aussi vraiment l'apparition de Jésus⁸.

Dans le fil de la citation qu'il commente, Gueric évoque la *lectio divina* comme une promenade dans d'agréables jardins qui forment un grand domaine d'un seul tenant. On y vagabonde tout à loisir en un climat de liberté, on admire les paysages aux larges perspectives, on cueille ici ou là un fruit, on en goûte et savoure la douceur. Mais loisir ne signifie pas négligence⁹ : au contraire, la 'vacance' favorise l'éveil de tous nos sens et c'est avec une attention aiguës que nous captions et scrutons (cinq fois ce verbe !) chaque détail du texte-jardin, pour l'accueillir et le recueillir précieusement.

Ce langage imagé est aussi très précis théologiquement. Comme en se jouant, Gueric réaffirme les principes qui sont le fondement de notre lecture de la Bible : l'Écriture forme un corps unifié, ancien et nouveau Testament ; la lettre et l'Esprit sont intimement liés ; les sens mystique et moral (allégorie et tropologie) ne sont pas séparés, mais forment un unique sens spirituel ; la Bible nous est donnée comme une grâce, un cadeau, mais elle exige de nous un travail assidu de creusement ; enfin, c'est l'Église qui nous transmet et nous confie ce trésor des Écritures ; bref, c'est un bonheur (entendons les formules « heureux qui... ») et un bonheur d'amoureux (cf. les allusions au *Cantique*) que de parcourir à loisir ces jardins de la Bible ! Et nous voulons le chanter !

Je relève ici une formule heureuse et finement ciselée, qui m'enchanté : « Du dedans des mots, recueillez l'Esprit ». Gueric nous conseille ainsi de ne pas survoler le texte, de ne pas « papillonner », mais d'agir comme une abeille laborieuse. Celle-ci visite le calice des fleurs pour y récolter activement son butin de pollen ; de même le lecteur s'emploie à scruter le dedans des mots pour y recueillir l'Esprit. C'est en prenant au sérieux les mots, en pénétrant « en » eux, en les mâchant, en les ruminant, que nous pourrions en extraire la sève de vie. Ce regard porté sur les mots par un moine médiéval se trouve en harmonie avec celui de l'anthropologie contemporaine. Ainsi, par exemple, ce texte de Vergote, dont l'expression « méditation priante » pourrait être une excellente traduction de notre *lectio divina* :

⁸ H. de LUBAC, *Exégèse médiévale* I, 2, ch. 9 : « La tropologie mystique », 1959, p. 593-594.

⁹ Gueric entend dans *neglegere* la négation de *legere* : *nec-legere*. La « négligence », c'est un manque de « lecture », un manque d'attention.

La méditation est cette forme de prière par laquelle on pénètre dans les mots pour les ouvrir au Dieu qui nous y donne rendez-vous. En méditant sur les textes religieux, on laisse les mots opérer leur rayonnement. [...] La méditation priante fait le travail d'attention qui laisse aux mots le temps d'exprimer leur secret vif. [...]. S'abandonner méditativement aux mots, c'est laisser opérer leur pouvoir impérieux de révélation. [...] La méditation des textes religieux réalise ce que signifie le mot « religion », selon une de ses étymologies reconnues, celle de *relegere*, de lire-avec-soin, pour intelliger le message qu'il enveloppe. Intelliger signifie : lire dedans, s'y enfoncer, pour l'assimiler et en faire notre substance, comme nous régénérons notre vie en assimilant la matière de vie que nous mangeons¹⁰.

Le paragraphe 3, quant à lui, évoque l'expérience d'un autre jardin, d'un autre lieu de vie et d'exercice du désir : la liturgie. Comme il en est pour l'acte de la lecture (§ 2.2), l'acte du chant et de la psalmodie est lui aussi intimement sous-tendu par une question, une quête : quel est le lieu (*ubi* ?) où demeure celui que nous désirons, celui que nous aimons et que donc nous voulons rejoindre ? Cependant le texte ne nous dit pas si ce jardin « plus intime, plus bienfaisant, plus merveilleux », est l'espace même de la célébration, ou bien si c'est le « ciel », ce lieu « au-delà » de la liturgie, mais où celle-ci nous permet d'entrer déjà d'une certaine manière.

Les mots du psaume 41, 5 induisent cette hésitation entre les deux lieux que l'on pourrait dire poreux l'un à l'autre : l'Époux nous ravit, nous emporte « dans le lieu de la tente, jusqu'à la maison de Dieu ». Guerric adopte ici l'interprétation d'Augustin dans son commentaire de ce psaume¹¹ : jouant sur les prépositions (*in* et *usque ad*), il distingue le lieu de l'assemblée liturgique, transitoire, qui ouvre et conduit jusqu'à un autre lieu : en passant par elle (la *tente*), nous sommes conduits, emportés jusqu'en la *maison* de Dieu. Description d'une expérience de « rapt », de « ravissement », la fête liturgique fait pressentir, et même goûter déjà, mais pour un temps limité, le bonheur futur de la demeure de Dieu.

La liturgie – Guerric dirait : la psalmodie – est portée, animée par un désir, condition nécessaire pour se laisser emporter au-delà, en un ailleurs que le langage ne peut que suggérer. Comme dit le poète :

¹⁰ Antoine VERGOTE, « Sources et ressources de la prière », dans *La prière du chrétien*, Bruxelles, 1981, p. 79-81.

¹¹ Les quelques lignes de Guerric, concises mais très denses et précises, prennent toute leur ampleur si l'on se donne la peine (et le plaisir !) de lire les § 9 et 10 du commentaire sur le psaume 41 que donne Augustin.

« Où / Nous mènera le chant // Sinon dans l'ailleurs / D'ici même / Et d'on ne sait où, // Ailleurs pressenti / Qu'il nous fait désirer¹². »

Ainsi donc, ces deux paragraphes décrivent deux lieux où s'investit notre désir, à l'œuvre aussi bien dans la lecture que dans la psalmodie (symbole de la célébration liturgique en général). Dans le § 2, il s'agit d'engager la force de notre désir dans le creusement des mots pour y trouver le Verbe. Dans le § 3, toute notre curiosité aimante (*pia curiositas*) s'unifie dans la recherche de l'être aimé que nous voulons rejoindre. L'amour est curieux de tout ce qui concerne l'être aimé.

La lecture et la psalmodie : deux lieux privilégiés, que la Règle de S. Benoît détermine avec précision. Elle délimite ainsi dans l'horaire les plages de temps où les moines exerceront leur désir de Dieu : la *lecture* – trouver le Verbe en son corps verbal – et la *psalmodie* – s'ouvrir à celui qui déjà se laisse pressentir en nos chants¹³. Ce sermon contribue donc à élaborer une culture du désir de Dieu, quotidienne, permanente, inscrite dans les exercices réguliers, dans la trame des heures et des jours, de la lecture et du chant.

Non lié à une date ou à un temps particuliers, ce sermon est liturgique par excès. Il traite de la célébration liturgique en tant que telle, il parle non d'un « temps » liturgique parmi d'autres, mais du « lieu » liturgique que la vie monastique nous donne d'habiter, en présence des anges et de Dieu (Cf. *RB* 19). Gueric invite à réfléchir sur ce qui se passe, ce qui se vit dans l'espace de relations, d'écoute et de parole que constitue « l'assemblée des compagnons et amis de l'Époux, c'est-à-dire l'Église ».

Abbaye N.D. d'Orval

Bernard-Joseph SAMAIN, ocsso

B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL

¹² GUILLEVIC, *Le Chant*, Poésie/Gallimard, p. 325.

¹³ Je ne parle pas ici du troisième champ qui structure la vie monastique et où s'exerce notre recherche de Dieu selon Benoît, le travail manuel. Gueric en traite plus d'une fois, par exemple dans le *sermon 3 pour la Résurrection* et le *sermon 3 pour l'Assomption*.